

La Maison de la force

Titre original

La Casa de la fuerza

2009

Ce texte a été présenté pour la première fois en France le 10 juillet 2010 au Cloître des Carmes dans une mise en scène de l'auteure lors du 64^e Festival d'Avignon (spectacle en espagnol surtitré en français).

Première édition

© 2012, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
ISBN 978-2-84681-347-1

PREMIÈRE PARTIE

LA PETITE FILLE DIT :

Aucune montagne, aucune forêt, aucun désert ne nous délivrera du mal que les autres nous réservent.

Corrido de Chihuahua

*Yo soy del mero Chihuahua
Del mineral del Parral
Y escuchen este corrido que alegre vengo a cantar
Qué bonito es Chihuahua (...) **

CONFESSION DE GETSE :

J'étais très amoureuse d'un homme (et lui aussi il m'aimait), c'est sûrement l'homme que j'ai le plus aimé dans ma vie, et un beau jour, cet homme m'a flanqué une raclée. C'était un soir, au lit. C'était une réaction de rage et d'impuissance, parce que je lui avais dit qu'il valait peut-être mieux nous séparer, peut-être qu'il valait mieux... Avant cette nuit-là, il y en avait eu des nuits, des nuits de solitude, de silence. Un silence insurmontable, parce que je n'avais pas été capable de prononcer

* *Corrido du Chihuahua*, chanson de Pedro de Lille et Felipe Bermejo : « Je suis du Chihuahua / Des mines d'El Parral / Et de tout cœur je viens chanter / Mon beau pays, le Chihuahua. / Tu es ma terre du Nord / Indienne vêtue de soleil / Sauvage comme le lion blessé / Doux comme une chanson / Mon beau pays, le Chihuahua. / Par les belles nuits de pleine lune... »

les mots nécessaires pour échapper à cette solitude. Le respect m'empêchait de le faire. On confond tellement souvent le respect et la soumission.

Je me demande ce qui se passerait si quelqu'un qui m'aime et qui me respecte me flanquait une raclée et ensuite me demandait pardon. On arriverait peut-être à se convaincre l'un l'autre que ça n'a pas d'importance. Je me demande souvent si je pourrais accepter ça... Sauf que le lendemain, froidement, il m'a dit : « Avec tout ce que tu m'as fait, tu l'as bien mérité. » Alors j'ai eu peur. Et c'est à cause de cette phrase que j'ai pris la décision de cesser d'aimer, cesser d'aimer sur simple décision, me faire mal jour après jour, faire taire mon propre cœur... D'ailleurs, il se tait déjà pas mal. Je n'ai plus peur de nager dans la douleur car je crois savoir comment la faire taire.

Lola...

CONFESSION DE LOLA :

Parfois, je me dis : « Je vais sortir dans la rue me tuer un petit peu. » Ce sont des moments où j'ai tellement besoin... besoin d'être embrassée, besoin de sentir quelqu'un à côté, besoin de sentir de la CHALEUR.

Un jour, je suis avec un gars, je ne le connais pas, on est en train de baiser, et lui, il commence à me baiser violemment, il me fait mal, TRÈS mal, alors moi je pleure, je lui dis d'arrêter, mais lui, il ne s'arrête pas, il continue à me baiser et moi je continue à pleurer, je suis incapable de lui dire de partir. Je me sens toute petite, avec une sensation d'immense solitude, comme si je n'avais pas d'importance, comme si je n'étais personne, comme si on piétinait quelque chose de très fragile. C'est comme être seule mais avec un mec au-dessus.

J'ai peur qu'on me fasse mal alors parfois je me dis : autant passer une nuit avec un inconnu qui entre une fois dans ma vie et qui s'en va ensuite sans me faire mal. Je

me sens trop lâche pour AIMER. Chacun se protège comme il peut... mais quelle plaie d'être seule, quelle plaie d'être seule, j'ai besoin d'AIMER.

Je ne sais pas pourquoi je fais ces choses-là. J'ai peut-être besoin de sensations fortes pour me sentir vivante, car parfois la vie m'ennuie, et elle me fatigue, et elle m'ennuie, et elle me fatigue, la vie me fatigue...

ANGÉLICA. – À l'intérieur, j'explose.

À l'intérieur, je me regarde et j'ai 20 ans.

À l'intérieur, j'explose.

Vous vivrez, baiserez, mourrez.

Et rien de ce que vous ferez ne changera l'idée de l'homme.

L'idée de l'homme persistera indépendamment de votre vie et de votre mort.

La nature vous ignore.

Le vent, les tempêtes, la chaleur, toutes ces merveilles vous ignorent.

La chaleur est absolument indifférente à votre putain de vie et à votre putain de mort.

Même si on retrouve vos cadavres déchiquetés au bord du fleuve,

pour le fleuve, vous n'êtes ni vivants ni morts.

Vous n'êtes rien pour le fleuve.

La pluie ne s'émeut ni de vos putains de joies, ni de vos putains de fatigues, ni de vos putains de douleurs.

La tequilera

*Borrachita de tequila llevo siempre el alma mía
Para ver si se mejora de esta cruel melancolía.
Ay, por ese querer
Pues qué le voy a hacer
Si el destino me lo dio para siempre padecer (...)**

ANGÉLICA. – Le soleil se couche quatre ou cinq fois par jour.

Le soleil se couche quatre ou cinq fois par jour.

Le soleil se couche quatre ou cinq fois par jour.

Alors pas de repos pour la tristesse.

El preso número 9

*Al preso número nueve ya lo van a confesar.
Está encerrado en la celda con el cura del penal.
Y antes del amanecer la vida le han de quitar
Porque mató a su mujer y a un amigo desleal
Dice así al confesor :
Los maté, sí señor (...)***

* *La Tequilera*, chanson d'Alfredo d'Orsay : « Je saoule mon âme à la tequila / Histoire de faire un sort à cette cruelle mélancolie. / C'est la faute à l'amour. / J'y peux pas grand-chose. / Le destin m'en a fait cadeau et je le porte comme un fardeau. / En tant que bonne Mexicaine je supporterai ma douleur sereine / Puisque demain j'aurai droit à une rasade de tequila. / C'est la faute à l'amour. / J'y peux pas grand-chose. / Il a beau m'avoir trahie, je ne peux pas le haïr. / On m'appelle "la tequilera" comme si j'étais née comme ça / Vu que j'ai été baptisée d'une bonne rasade de tequila. / Allez, je ferais mieux de partir. / Je n'ai rien à faire ici. / C'est paraît-il la faute à l'ivresse si j'ai tout perdu. »

** *Le Prisonnier n° 9*, chanson de Roberto Cantoral : « Le prisonnier n° 9 est sur le point de se confesser. / Dans sa cellule il ne fait que prier avec le curé du pénitencier. / Avant que le soleil se lève, on lui ôtera la vie / Car il a tué sa femme et un ami déloyal. / Il dit à son confesseur : / Oui, je les ai tués / Et si je devais renaître / Je les tuerais à nouveau. / Mon père, je ne me repens pas, l'éternité ne me fait

GETSE. – Je vais vous raconter un film. *Mélodie pour un tueur* de James Toback. Vous l’avez vu ? Harvey Keitel joue dedans. Il est vachement beau... Il joue un dur à cuire, un assassin. Dans une scène, il va dans une pizzeria pour réclamer le loyer au gérant : un fils de pute, un salopard. Le ton monte, ils s’engueulent à propos des *fucking slides of pizza*, ils vont dans la cuisine et, là, Harvey Keitel sort un flingue et lui envoie un coup de crosse en pleine gueule. L’autre tombe par terre, il baigne dans son sang. Après ça, Keitel rentre chez lui jouer du piano, assis près de la fenêtre... Et il joue du Bach. Sauf qu’il joue du Bach comme s’il était Glenn Gould.

LOLA. – Al Pacino, lui, il dit : « Afin que tu te souviennes de mon nom pour le restant de tes jours, je vais immédiatement te faire sauter la cervelle. »

ANGÉLICA, à *Lola*. – « Afin que tu te souviennes de mon nom pour le restant de tes jours, je vais immédiatement te faire sauter la cervelle. »

Et l’inspecteur Harry, lui, ce qu’il dit, c’est : « Tu as le droit de tirer, à condition de buter quelqu’un qui le mérite. »

(*Aux mariachis.*) Vous nous jouez *Por un amor* ?

pas peur. / Là-haut dans le ciel, je le sais, l’Être Suprême nous jugera. / Je vais suivre leurs pas et les chercher dans l’au-delà. / Le prisonnier n° 9 était un homme honnête. / En cette soirée funeste, il rentrait gaiement dans sa chaumière. / Mais quand il vit sa bien-aimée dans les bras de son rival / Alors son sang ne fit qu’un tour et il ne put se retenir. / Quand résonna le clairon, se mit en place le peloton. / Marchant vers le poteau d’exécution, on entendit le prisonnier : / Mon père, je ne me repens pas, l’éternité ne me fait pas peur. / Là-haut dans le ciel, je le sais, l’Être Suprême nous jugera. / Je vais suivre leurs pas et les chercher dans l’au-delà. »

Por un amor

*Por un amor
Me desvelo y vivo apasionada.
Tengo un amor
Que en mi vida dejó para siempre amargo dolor.
Pobre de mí
Esta vida es mejor que se acabe, no es para mí (...)**

ANGÉLICA. – Et j'aimerais être plus qu'une condamnation.

LOLA. – Et ma tristesse est si grande que je peux faire de l'ombre à une forêt.

GETSE. – Et ma douleur est forte comme une frontière.

ANGÉLICA. – Aimer à ce point pour mourir si seuls, aimer à ce point pour mourir si seuls, aimer à ce point pour mourir si seuls... !

GETSE. – Quand tu penses être un peu au calme, l'enfer fait un pas en avant.

La muerte

*Viene la muerte luciendo
Mil llamativos colores.
Ven, dame un beso, pelona
Que ando huérfano de amores.*

* *Pour un amour*, chanson de Gilberto Parra : « Pour un amour / Je ne dors plus, je cède à la passion. / J'ai un amour / Qui a plongé ma vie dans l'amertume de la douleur. / Pauvre de moi / Mieux vaut en finir avec cette vie, je ne suis pas faite pour elle. / Pauvre de moi / Pauvre de moi / Mon cœur souffre tant, lui qui ne bat que pour toi. / Pour un amour / Mon cœur a pleuré des gouttelettes de sang. / Tu as brisé mon âme sans la moindre compassion. / Pauvre de moi / Mieux vaut en finir avec cette vie, je ne suis pas faite pour elle. / Pauvre de moi / Pauvre de moi / Mon cœur souffre tant, lui qui ne bat que pour toi. »

*El mundo es una arenita
El sol es otra chispita
Y a mí me encuentran tomando
Con la muerte en las cantinas.
No le temo a la muerte
Más le temo a la vida
Cómo cuesta morirse
Cuando el alma anda herida (...)**

Sin sangre en las venas

*Quisiera ser como tú
Que no sientes las penas.
Quisiera ser como tú
Sin sangre en las venas.
Vivir feliz como vives
Llevando la vida
Que todo el mundo te odia
Que te todo el mundo te olvida (...)***

* *La Mort*, chanson de Tomás Méndez : « La mort approche / Parée de mille couleurs. / Viens, la Camarde, donne-moi un baiser / À moi, l'orphelin de l'amour. / Le monde est un grain de sable / Le soleil est une étincelle. / Quant à moi, je trinque / Dans les bars avec la mort. / Je n'ai pas peur de la mort. / J'ai surtout peur de la vie. / On a bien du mal à mourir / Quand on a le cœur blessé. / Il paraît qu'on va me faire peur / En m'amenant jusqu'à toi. / Si tu sommeilles dans ma vie / Il faut bien que tu te réveilles. / La mort s'éloigne en chantant / Parmi les étendues de cactus. / Alors quoi, la Camarde / Tu m'emmènes ou pas ? / Je n'ai pas peur de la mort. / J'ai surtout peur de la vie. / On a bien du mal à mourir / Quand on a le cœur blessé. »

** *Sans une goutte de sang dans les veines*, chanson de José Alfredo Jiménez : « Je voudrais être comme toi / Qui ne ressens pas le chagrin. / Je voudrais être comme toi / Sans une goutte de sang dans les veines. / Vivre heureuse comme toi / Et mener la vie / Pour laquelle on te hait / Pour laquelle on t'oublie. / Mais la bonne fortune, ça n'est pas pour moi / Car de tout mon cœur je suis éprise de toi. / Et je dois me retenir en faisant fi de ma fierté / Car même si tu ne m'aimes pas, je t'appartiens, je suis à toi. / Je voudrais être comme toi / Qui te fiches bien de tout / Et chercher l'amour / Dans les bras des unes et des autres / Rendre les gens heureux / Grâce au mensonge / Être le maître du monde / Être le roi de la vie. / Mais la bonne fortune, ça n'est pas pour moi / Car de tout mon cœur je suis éprise de toi. / Et je dois me retenir en faisant fi de ma fierté / Car même si tu ne m'aimes pas, je t'appartiens, je suis à toi. »

DEUXIÈME PARTIE

ANGÉLICA. – La première semaine de janvier 2009, je suis partie à Venise.
J'avais envie d'être seule.
J'ai presque toujours envie d'être seule.
Je n'aime pas les gens.
J'étais dans une mauvaise passe.
Je m'étais définitivement séparée du seul homme qui m'ait jamais aimée.
Au bout de quinze ans.
Bien des hommes m'ont dit qu'ils m'aimaient.
Mais c'était un mensonge.
C'était ma faute si nous nous étions séparés.
J'étais tombée follement amoureuse de quelqu'un d'autre.
Et quand je dis amoureuse, je dis *aimer*.
Être prête à tout donner.
Prête à donner sa vie.
À renoncer à sa propre vie pour tout donner à l'autre.
J'ai commencé à entailler mon corps car je voulais qu'il le voie.
C'est la vraie raison pour laquelle je me coupe le corps : par amour.
J'aurais fait n'importe quoi s'il me l'avait demandé.
Et au moment où j'étais prête à tout donner, cet homme que j'aimais à la folie s'est mis à me traiter comme de la merde.
Peut-être qu'il m'avait toujours traitée comme de la merde, et je ne m'en rendais pas compte.
Il s'acharnait sur moi pour un oui, pour un non.

Il a commencé à me cogner.
Pas à me cogner physiquement, mais il n'empêche : ça
faisait mal, très très mal.
À cause de ce qu'il me disait, je me sentais comme une
merde.
Après la caresse venait la raclée.
Une caresse, une raclée.
Et quand tu ne sais pas si tu vas avoir droit à une caresse
ou à une raclée, tu deviens cinglée.
Tu fais tout ton possible pour avoir droit à une caresse.
Parce qu'il m'a dit les choses les plus belles qu'on peut
dire à quelqu'un.
Mais aussi les plus nauséabondes et les plus humiliantes.
Si je lui parlais d'amour, je m'en prenais une.
Je ne pouvais le toucher que s'il m'y autorisait.
Il disait que la tendresse c'était mal, que ça faisait mal.
Mais ce qui fait mal, ce n'est pas la tendresse, ce sont
les raclées.
Et une fois que tu te sens comme un détrit, ou pire
qu'un détrit,
alors tu commences à tout supporter, absolument tout.
Tu commences à vraiment te prendre pour un détrit,
à penser que tu mérites d'être traitée comme ça.
Et tu ne râles pas.
Un détrit ne râle pas, un détrit ne se plaint pas.
Tu es un détrit, et point.
Et tu fais tout ton possible pour qu'on ne te traite pas
comme un détrit.
Et c'est ce qui te rend dépendante de cette personne.
Pas l'amour, mais le mépris.
Il m'a demandé pardon des tas de fois. Des tas de fois.
Il m'a dit : « Tue-moi, tue-moi, tue-moi. »
Mais moi, je ne pouvais pas le tuer. Je ne pouvais pas.
Je lui pardonnais.
Parce que je l'aimais. Je l'aimais tellement.
Plus jamais de la vie je n'aimerai quelqu'un comme ça.
Aujourd'hui je regrette de lui avoir pardonné.
Il y a des gens qui ne méritent pas qu'on leur pardonne.